
Terre noire d'usine et la Presse

QU'ELLE ÉTAIT GRISE, MA VALLÉE !

La vie n'était pas rose avant-hier dans le Nord vaudois, la preuve...

En mettant le doigt sur une vieille plaie, en décrivant l'humble condition, quand ce ne sont pas leurs humiliations, des paysans ouvriers du Nord vaudois, Janine Massard n'écrit que ce qu'écrivait James Agee dans les années 1930 sur les pauvres blancs de l'Alabama. Certes, ici, on essayait de vivre quand là-bas on était très près de mourir, et l'époque étant tout autre, les perceptions et les formes d'hypocrisie différentes, le livre de M^{me} Massard n'aura peut-être pas le retentissement de l'enquête d'Agee, il le mérite pourtant.

Le titre, *Terre noire d'usine*, donne tout de suite le *la*. Car qu'est-ce ce livre sinon un procès-verbal de la vie, du début du XX^e siècle, de son âge adulte, de très petits paysans au maigre lopin de terre que complètent une vache et quelques volailles. Ils passent à l'étable par obligation et l'auteur s'interroge sur « le manque d'esprit de revendication des ouvriers de ce pays {...} (Genève et Zurich mis à part, ces deux villes ayant eu plus rapidement un prolétariat conscient de ses droits): recrutés en campagne, ils avaient appris à endurer en se taisant. »

Un mythe qu'on cultivait alors au bord du Léman est à l'origine de ce livre. À l'un de ces ouvriers paysans et ce sera Jacques, masque oblige, un homme aujourd'hui au terminus de son existence, Janine Massard demande en substance: la vie était-elle vraiment si belle dans les villages industrialisés du Jura? Jacques avait dû étouffer un juron, puis un autre. Alors, il a parlé, sans pitié mais sans haine, débusquant ce qu'il peut de ses souvenirs, jusqu'aux années 1916, se démarquant de « ces histoires de folklore. Elles donnent bonne conscience et rappellent le temps où l'air était pur et l'eau claire. »

La réalité est tout autre. Sait-on qu'au début du siècle, les corvées, qu'ailleurs on croyait avoir été abolies par Turgot, existaient encore dans le Nord vaudois? {...} Tous ceux qui étaient disponibles rapiéçaient les routes en échange de quoi ces journées de travail seraient déduites de leurs impôts. Suivent mille descriptions de leur modeste vie, de ceux qui les gouvernent, d'autres qui les saignent à blanc et des besoins qu'ils ne peuvent satisfaire. Les domestiques de campagne, qu'on engage à Noël, restent plus encore en marge de la société et trouvent-ils quand même une épouse qu'on parlera d'« une association de deux misères ».

Et puis l'industrie est venue. À l'endroit de celles qui ont fleuri à Sainte-Croix ou à Yverdon, Janine Massard a des mots durs, qui sont ceux de Jacques, là-haut les salaires ont beau être plus élevés que ceux servis dans la plaine, ils ne suffisent pas pour vivre.

Un tel livre dessillera beaucoup d'yeux. On regrettera cependant que Janine Massard n'ait pas, de temps à autre, alterné le ton de la chronique et celui du roman dont elle porte çà et là, dans ses descriptions de la nature notamment, de bien jolies promesses. On rêve de ce qu'aurait pu en faire un Borgeaud, certes un peu couard quand il n'est pas un rien flatteur, trop attaché au soleil

du Quercy pour risquer de le perdre, mais grand architecte des phrases, à la sensibilité à fleur de peau... Mais le choix était fait ; ce serait une chronique et rien d'autre. Rien d'autre ? Si ! Un impitoyable équilibre, mais avec quelles outrances sur ces vallées cousines de celles du canton de Neuchâtel où l'esprit de génération fut peut-être moins marqué qu'il n'était affiché, plus tangible le respect de l'homme. Dit d'une autre façon, les deux gigantesques entreprises auxquelles Jacques dit leur fait, auraient-elles pu s'épanouir au Locle ou à La Chaux-de-Fonds ?

CL.-P. CH.
L'Express, 1990

UN OUVRIER RACONTE LE NORD VAUDOIS

En cette rentrée d'automne, les Éditions de la Thièle, à Yverdon, publient Terre noire d'usine. Paysan ouvrier dans le Nord vaudois au XX^e siècle, dû à la plume de la Lausannoise Janine Massard. Pour son cinquième ouvrage, celle-ci a « reconstitué le récit d'une vie, avec les faits bruts, choquants parfois, en me tenant délibérément, en dehors de la littérature ». Pendant deux ans, elle a accumulé les témoignages et consulté la presse de l'époque, pour reconstituer la vie de Jacques, son principal informateur.

Né en plaine vers 1910 et monté à Sainte-Croix pour travailler chez Paillard, ce Jacques a livré tous ses souvenirs à Janine Massard. Mais il souhaite, comme tous les témoins interrogés, rester dans l'ombre. Cet anonymat laisse planer un mystère un peu regrettable sur l'ensemble de l'ouvrage. Il est cependant heureusement compensé par une foison d'anecdotes et de descriptions

qui sonnent justes et toucheront tout un chacun. Les « vieux » qui ont connu cette époque souvent amère, et les plus jeunes, qui y trouveront une source d'information presque brute sur le passé de leur région. Mais c'est surtout les ouvriers des usines Paillard aujourd'hui effondrées qui, à coup sûr, reconnaîtront avec émotion la voix d'un des leurs.

Une voix qui n'avait pas encore droit de cité dans notre littérature locale. « On est un peu en retard », s'excuse presque Jean-François Cand, membre du comité d'édition. « La mode des livres de témoignages dans ce genre a eu lieu il y a dix ans déjà. Mais rien de tel n'avait été fait dans le Nord vaudois. » Outre que l'ouvrage comble une lacune, « j'ai été touché par l'évocation très sensible du passé de notre région, la sympathie au sens fort de Janine Massard pour les ouvriers de cette époque », poursuit Jean-François Cand. « Ce livre nous montre comment les ouvriers ont compris ce qui se passait. Il leur donne le droit à la parole. Et on y retrouve les récits entendus dans toutes les familles, ceux des parents et des grands-parents. » En ce sens, l'anonymat du principal informateur permet, il est vrai, d'élargir le récit au-delà d'une biographie précise, de toucher à l'ensemble d'une époque, d'une classe sociale, qui a connu « le passage du prolétariat des champs au prolétariat des villes. Et le livre donne un témoignage des états d'esprit de l'époque, de l'affrontement entre les "rouges" et les radicaux, vu par les petites gens. »

Les considérations politiques n'occupent cependant qu'une faible part du livre, où foisonnent de multiples souvenirs de vie familiale, scolaire, « professionnelle », sociale, religieuse. De la ferme à l'usine, en passant par le bistrot, le pasteur, les premières voitures ou la Mob', on découvre ou redécouvre à chaque page ce que représentèrent pour le petit peuple du Nord vaudois les mutations

du XX^e siècle. Non sans émotion. Les pages sont souvent douloureuses, l'époque n'était pas drôle.

Le livre sautille d'un sujet à l'autre au long de 170 pages rédigées à l'instar d'un récit oral, quand la mémoire fonctionne par association d'idées. Avec interpellations au lecteur, usage abondant du « je », qui représente parfois l'auteur, parfois le personnage principal, parfois encore d'autres informateurs. D'abord dérouté par cette confusion sur le narrateur, la démarche en zigzag, les paragraphes numérotés mais sans titres dont on ne comprend pas toujours la fonction, le lecteur peut finalement en prendre son parti et s'installer confortablement au coin du feu pour écouter cette voix qui, modestement, raconte une vie ordinaire.

MARIE-CLAIRE CHAMOT

Le Nord vaudois, 1990

JANINE MASSARD
COMBATTRE LES CLICHÉS

Auteur de récits et de nouvelles, vice-présidente de la Société suisse des écrivains et membre du Conseil d'administration des Éditions de la Thièle, Janine Massard s'est fait connaître particulièrement avec La Petite Monnaie des jours. Ce récit de sa jeunesse sur les bords du Léman, devenu best-seller en Suisse romande, a ouvert la voie à Terre noire d'usine.

« J'y faisais allusion à la légende alors courante qui régnait en plaine, sur la vie heureuse et fortunée que connaissaient les ouvriers des industries jurassiennes. Comme on me l'a reproché, j'ai cherché à creuser la chose et je me suis mise à interroger les gens », explique Janine Massard. « J'ai découvert le passage de la paysannerie à l'industrie, le système de rétribution aux pièces. Et j'ai

voulu en finir avec les clichés encore vivants. J'ai eu envie de faire passer tout ça à travers l'histoire d'un personnage; ce qui ne posait pas de difficulté: tous les témoignages se recourent, fournissant des détails qui se complètent, offrant ainsi un tableau plus complet qu'un seul témoignage.»

Mais pourquoi l'anonymat? «Chez ces gens-là, la peur du patron est encore une réalité. C'est pour ça, je crois, que ceux que j'ai interrogés m'ont demandé des garanties d'anonymat. Parce qu'ils ne voulaient parler que noyés dans une histoire collective».

Quant au style de l'écriture, «j'ai voulu que ça ait l'air d'un entretien et pas d'une interview, ni d'un ouvrage historique ou scientifique. C'est un livre à deux voix, que je voulais faire pour qu'on se rappelle de notre passé.»

MARIE-CLAIRE CHAMOT
Le Nord vaudois, 1990

JANINE MASSARD: TERRE NOIRE D'USINE

Il fut un temps, pas si lointain, où l'on pensait que le Nord vaudois était le pays de cocagne et ses ouvriers riches comme Crésus, ou presque. L'on enviait ces hommes qui participaient à l'essor inouï des usines du nord pendant les années de surchauffe aujourd'hui révolues. Mais cet âge d'or a-t-il vraiment existé, avec ses ouvrières en tailleur et voilette et ses hommes allumant leurs cigares avec des billets de banque? Après deux années de recherche, Janine Massard nous offre par la voix de Jacques, travailleur du Nord vaudois, un autre éclairage en un ouvrage extrêmement documenté et rigoureux et fourmillant de détails inattendus, publié par les Éditions de la Thièle.

En remontant le fil des jours de son antihéros, nous accédons d'un coup, par sa petite histoire, à la grande histoire de notre terre vaudoise, à ce chapitre d'hier fraîchement inscrit dans le temps, celui de la génération de nos grands-parents, et qui déjà se noie dans les brumes du passé. Il est temps en effet que les derniers témoins parlent...

Histoire d'humble

Le petit Jacques se faufile entre les mailles d'une impitoyable sélection naturelle et naît en 1910 dans un village entre Yverdon et Grandson, d'un père petit agriculteur journalier. Deux atouts par rapport à ses petits camarades : son père a un peu de terre, contrairement à tant d'autres paysans sans terre, il est sobre à une époque où l'alcoolisme ravage les campagnes, avec en corollaire ses deux fléaux : la violence sur la femme et les enfants et le cautionnement maudit signé imprudemment au café un soir d'ivresse, entraînant la ruine de la famille prise au piège, voire parfois le suicide du coupable par pendaison. Autres dangers, la fièvre aphteuse des vaches, la fièvre des cochons mortelle pour l'homme, les invasions de hannetons et de doryphores, la misère des gosses de l'Enfance abandonnée, ce terreau de domestiques de campagne exploités, les profiteurs de guerre raflant à bas prix et revendant la nourriture aux armées du kaiser entre 1914 et 1918, le brigandage, la grippe espagnole, les bolcheviks, les grèves, les sectes... Le village de Jacques compte trois gros paysans sur 450 habitants. Et 100 ivrognes sur 150 hommes ! Mis à part quelques artisans et commerçants, les autres sont petits agriculteurs et journaliers. Les femmes aussi vont en journées, en gagnant deux fois moins.

En 1923, le père de Jacques meurt subitement. Hélas, lui aussi avait « cautionné ». Il faut tout vendre. La mère part en journées et Jacques devient à 13 ans petit domestique à Vuiteboeuf.

L'excessif morcellement des champs entraîne les remaniements parcellaires. Mais les petits paysans endettés jusqu'au cou, courant déjà toute l'année pour honorer leur « billet » annuel, ne peuvent souvent participer à l'opération et laissent alors tomber la terre. L'industrie naissante les embauche, en même temps que les enfants des paysans sans terre accourus à l'usine.

Ces gens de la campagne devenus ouvriers, habitués à vivre à la dure et à se taire, n'auront pas l'esprit revendicatif. Ils susciteront même parfois, à cause de leurs congés du samedi après-midi, la jalousie de ceux qui sont restés paysans !

À la fin de sa scolarité obligatoire, Jacques reste deux ans à Vuiteboeuf comme domestique de campagne, puis retourne en 1927 auprès de sa mère, qui l'encourage à faire un apprentissage dans le bois. Il obtient son certificat de capacité, mais c'est la crise des années trente. Jacques découvre la vie et les industries d'Yverdon. Chômeur, il se rend chaque matin sur le chantier CFF pour voir s'il y a de l'embauche. Il rencontre Suzanne, sa femme. Ils se marient en 1937. Sa mère meurt d'une blessure mal soignée. Jacques est mobilisé pendant la Seconde Guerre mondiale. Puis il s'installe à Sainte-Croix avec sa famille. Il découvre le travail à la chaîne, payé à la pièce. Les années d'expansion vont commencer. Les salaires deviennent plus élevés en haut que sur la Riviera lémanique. Devenu contremaître, Jacques innove en payant son personnel à l'heure. Le temps des loisirs, des vacances pour tous, va commencer. Trois trains par jour montent les gens de la plaine pour travailler dans les usines du haut. Puis on embauche les femmes. Puis les

Italiens. Leur arrivée permet aux ouvriers suisses de grimper dans la hiérarchie. Puis ce sont les Espagnols qui surviennent. Et les Italiens qui deviennent à leur tour contremaîtres. À la récession de 1977-1978, on renvoie 2000 étrangers chez eux. Mais Jacques a pris sa retraite en 1975. La misère est oubliée. Pourtant des témoignages subsistent. {...}

SIMONE COLLET

Nouvelle Revue de Lausanne, 1990

LES DÉBUTS DE L'INDUSTRIE

L'écrivaine lausannoise Janine Massard est allée à la rencontre des ouvriers, aujourd'hui retraités, qui ont vécu le boom industriel de l'après-guerre dans les régions jurassiennes. Histoire, en partie vaudoise, d'une douloureuse mutation.

Les régions industrielles du Jura ont longtemps passé pour un eldorado aux yeux des gens de la plaine. L'écrivaine Janine Massard, issue d'une famille de condition modeste des bords du Léman, se souvient par exemple de ces ouvriers qui venaient à La Côte à scooter, puis, dès le début des années cinquante, en voiture : le luxe suprême. Ces travailleurs des hauteurs vivaient le passage à la modernité avec dix ans d'avance sur la plaine. Mais à quel prix. Certes, ils pouvaient mettre de côté un petit pécule, parfois se construire une maisonnette ou prendre des vacances. Ils avaient du liquide, ce que les paysans leur enviaient. Mais les cinquante heures par semaine à l'usine n'y suffisaient pas, il fallait trouver un salaire d'appoint en entretenant un lopin de terre ou en élevant quelques bêtes.

Les femmes n'échappaient pas au travail à la chaîne, qui venait s'ajouter aux tâches ménagères et à l'éducation des enfants. Pour tenir le coup, elles se dopaient aux médicaments, Saridon ou Optalidon. Triste tableau! Mais quel progrès par rapport à la période de l'entre-deux-guerres et de la guerre...

Enfants au travail

Janine Massard est allée à la rencontre de Jacques, qui a connu la vie de domestique de ferme près d'Yverdon dès l'âge de 14 ans, avant de « monter » à Sainte-Croix dans les années quarante. La vie en plaine était d'une rudesse qu'on a peine à imaginer. Les ouvriers étaient durement touchés par le chômage, les petits paysans trimaient pour de maigres salaires, les enfants travaillaient parfois dès l'âge de 11 ans. Sans compter l'alcool, qui faisait des ravages... Il n'est dès lors pas étonnant que les régions industrialisées fassent rêver.

Précieux témoignages

Pour raconter cette mutation, Janine Massard a opté pour le témoignage brut, renonçant à s'en servir comme base à un récit romanesque. « Au fur et à mesure de mes recherches, j'ai eu envie de retransmettre cette réalité, simplement, de montrer à quel point le passage à la modernité de toute une région a été rapide et brutal. Par le roman, me semble-t-il, la démarche aurait été moins crédible. » Effectivement, si le lecteur est de prime abord surpris par la narration en langage parlé, sortie tout droit de la bouche de Jacques et des autres, il est séduit au fil des pages par le propos, vrai, souvent touchant, de ces ouvriers qui ont découvert les vacances à 50 ans et la voiture à 55 ans.

L'auteur elle-même s'est trouvée confrontée à une histoire récente qu'elle ne soupçonnait pas, vécue pourtant par des gens qui sont encore là pour en témoigner. « Il était important de les faire parler avant qu'ils s'en aillent, pour que nous nous rendions compte que la Suisse était, il y a peu, un pays où les droits de l'homme étaient largement bafoués.

» On a toujours eu tendance à occulter cette pauvreté, à vouloir présenter au reste du monde la Suisse comme un modèle de démocratie. »

Les réactions du côté de Sainte-Croix sont plutôt encourageantes, explique Janine Massard: « Les gens me disent qu'ils lisent leur propre histoire, que c'est pour eux une revanche de voir ce passé consigné par écrit. »

SUZANNE PASQUIER

24 Heures, 1990

TERRE NOIRE D'USINE

L'histoire d'une région, le Nord vaudois, celle d'une génération, née au début {du XX^e} siècle. Janine Massard, dans un récit qui vient de paraître aux Éditions de la Thièle, à Yverdon-les-Bains, raconte la trajectoire de Jacques qui, de domestique de campagne à treize ans, devient syndicaliste militant à Sainte-Croix. Le travail, la pauvreté, les soucis accablaient les petits paysans qui souvent trouvaient refuge dans l'alcool. L'auteur écrit: « Plus la vie était difficile, plus les gens buvaient, plus la malveillance s'installait. » On se battait entre voisins, on se jalousait, on se volait, souvent le désespoir conduisait au suicide. Les années de prospérité ont mis une chape de silence sur cette période de notre histoire, mais Janine Massard a voulu en savoir davantage. Elle dit: « La partie restée dans l'ombre m'intéressait donc.

J'ai éprouvé une urgence à la restituer avant que ne disparaissent les derniers témoins de cette Suisse qu'on n'aime pas évoquer.» Cela est vrai. Il n'est guère plaisant de découvrir la vie difficile des petits paysans dans les années 1920-1930. Ils ne parviennent pas à nourrir leur famille, souvent nombreuse. Il faut alors louer ses bras aux gros propriétaires, faire des coupes de bois dans la forêt en hiver. Les femmes allaient en journée pour des salaires de misère. À la maison, il fallait s'occuper des enfants, des poules, des cochons, du jardin. Les journées débutaient avec l'aube et ne s'arrêtaient qu'à l'extrême fatigue.

La gourmandise des possédants, l'industrialisation accélérée, les bouleversements survenus après la Guerre de 14-18 entraînèrent la disparition des petites exploitations agricoles. Ces paysans-là se retrouvèrent subitement dans les usines, devant des établis où l'on pratiquait des techniques dont ils ignoraient tout. Il n'est pas facile de quitter la terre pour devenir ouvrier sans qualification, incapable de connaître ses droits. Il est arrivé que ces nouveaux ouvriers entrent en lutte contre ceux de la ville qui, eux, avaient déjà appris à combattre. Peut-on imaginer que l'école, alors, était considérée comme une invention destinée à enlever la main-d'œuvre gratuite que représentaient les enfants.

Les humiliations, les injustices, le désespoir conduisent aux grandes colères, à la révolte, et c'est ainsi que sont nées les premières grèves. Peu à peu, les paysans ouvriers se sont mis à réfléchir, ils ont compris que leurs garçons devaient faire des apprentissages, être qualifiés. Les filles devront attendre quelques décennies pour y accéder. Janine Massard écrit : « Émile a fait un apprentissage de mécanicien, dans la mécanique générale, avec certificat. Son père avait insisté. Il lui avait dit :

— Pas de ces apprentissages sans certificat qui font de toi un citoyen de second ordre ! Pourquoi cette

différence? Parce que les ouvriers qualifiés se laissaient moins faire que les autres. Ils râlaient. À cause de ça, ils passaient pour des rouges. Et les rouges faisaient plus peur que le Diable! » Saine peur! Entrer en apprentissage en 1927, cela signifiait qu'un patron voulait bien transmettre son savoir contre finances. Et encore fallait-il que les pauvres, les ouvriers, les apprentis soient « méritants », soumis, obéissants, qu'ils sachent se taire et ne comptent pas leurs heures.

Au sortir de l'apprentissage le jeune ouvrier se retrouvait au chômage, alors il s'engageait sur des chantiers, par exemple celui des CFF. La journée de travail est de dix heures, 6 jours par semaine, soit 60 heures à septante centimes, total 42 francs. À l'époque une paire de chaussures coûtait 30 francs et un costume d'homme 60 francs. On peut imaginer qu'avec ce salaire, on n'achetait pas souvent des souliers. Que ce soit les CFF ou l'usine Paillard, chaque entreprise avait le droit de renvoyer les ouvriers d'un jour à l'autre. Aucune sécurité de l'emploi n'était pensable. Quelle somme d'angoisse cette incertitude devait générer. « J'ai quatre enfants dont l'aîné n'a que neuf ans. Je ne peux trouver nulle part du travail et, non seulement je suis incapable de vêtir mes enfants déguenillés mais je ne peux même pas payer le loyer pour notre logis froid et misérable, comprenant une seule chambre étroite. » C'est une lettre publiée en 1931 par le *Journal d'Yverdon*. À la pensée que nos grands-parents, arrière-grands-parents ont vécu une telle misère donne froid dans le dos. On constate aussi que les luttes ouvrières ont porté de nombreux et beaux fruits. Il faut lire ce livre. Les plus âgés y retrouveront la toile de fond de leur jeunesse, les plus jeunes découvriront un monde qui leur semblera sorti tout droit des *Misérables*.

SOPHIE

Réalités, 1990

TERRES SOMBRES

La terre, la misère, l'usine: rude parcours pour Jacques, petit paysan du Nord vaudois. Histoire d'un renoncement douloureux.

Il y a des clichés qui ont la vie dure. Avec *Terre noire d'usine*, l'image d'Épinal d'un peuple paysan « sain, joyeux et pieux » en prend un méchant coup. Au pied du Jura dans la première moitié du XX^e siècle, les villages ignorent l'innocence bucolique et les joyeusetés du labeur agricole que leur prêtent volontiers les citadins amateurs d'attendrissantes anecdotes.

En fait, des cohortes de petits paysans journaliers triment sur des lopins en peau de chagrin, louent leurs bras pour une bouchée de patate, placent leurs enfants comme domestiques de campagne, envoient leurs femmes à l'embauche au drainage de la plaine de l'Orbe, « occultent par l'alcool la dureté de la vie ». Une chronique à la Zola dans laquelle Jacques, prête-nom de toute une classe sociale, concentre sur son nom une multitude de témoignages recueillis par Janine Massard.

« Ceux qui ont nourri les usines de leur travail sont les enfants des culs-terreux qui pliaient l'échine sur les terres... » Nord vaudois, exemple extrême: les petits paysans sans terre ou presque y pullulent.

Vaches maigres

Ils ne sont guère que deux ou trois gros propriétaires par village, « premiers en tout: blé, lait, betterave,

bétail, en bons termes avec le pasteur, et les municipaux par-dessus le marché».

Les autres vivent comme ils peuvent. Les années de maigres récoltes, «c'était le plus débrouillard qui mangeait». Jacques est né et a grandi là, quelque part entre Yverdon et Grandson. Dans les années 1920-1930, le crieur public rafraîchit encore les mémoires, rappelle aux paysans certains articles du Code rural : obligation de ramasser les vers blancs et d'extirper le gui sur les arbres fruitiers, interdiction de ramasser la dent-de-lion et de laisser divaguer les poules. Arrivent au village les premiers herbicides : il informe les paysans qu'un des leurs en est mort pour les avoir confondus avec de la «poudre à purger» !

Sévit aussi la fièvre aphteuse ; les fermes touchées sont mises à ban, clôturées de cordes, surveillées nuit et jour par le gendarme, ses habitants reclus, les enfants interdits d'école. Suppression des bals, des mises, des thés-ventes de la paroisse, des répétitions du chœur mixte ; on accuse les marchands de bétail, les colporteurs, les chats, les rats de véhiculer la maladie !

Traîne-misère

Si les fermiers ne sont pas à la joie, les plus à plaindre sont les domestiques de campagne. Au fin fond du panier social, trimant dix-huit heures par jour, ils vivent totalement en marge de la société. Et si d'aventure ils prennent femme, on parle d'«association de deux misères».

Moins bien traités, souvent, que le bétail : chaque 26 décembre sur la Grand-Place d'Yverdon, la foire aux domestiques bat son plein. Ils s'y exposent avec tout leur bien – limité au contenu d'une corbeille à linge ; les patrons passent, repassent et choisissent. L'engagement se fait «de Noël d'une année à pareil jour l'an prochain».

Ce n'est qu'au sortir de la Seconde Guerre mondiale que cessera cette humiliante pratique ; les domestiques sont partis travailler en usine et sur les chantiers de ville, faute d'avenir dans la terre. Car, quand on a la malchance de naître domestique, on le reste sa vie durant. « On considérait le métier, note Jacques, comme une cause perdue d'avance. »

Exode

Domaines morcelés jusqu'à l'absurdité par la faute d'héritages mal distribués, endettement catastrophique : la plupart des petits paysans abandonnent la partie quand interviennent les remaniements parcellaires. Au surplus, le fléau du cautionnement n'est pas étranger à l'exode ; il a sévi dans le Nord vaudois plus que partout ailleurs en Suisse.

À Vugelles, raconte Jacques, « les paysans avaient tellement bien conjugué le verbe cautionner qu'ils se sont presque tous retrouvés sans terre au moment de la grande crise ». Sont alors partis travailler à Yverdon ou à Sainte-Croix, terres systématiquement rachetées à vil prix par des paysans suisses allemands, « devenus en quelques années gros propriétaires et potentats du village ». Au point que les séances de la Municipalité se tiennent en *schwyzertütsch* juste après la Seconde Guerre !

Docilité

La plupart des paysans qui ont renoncé n'avaient pas de formation, pas de métier et bien peu d'ambition. On les a retrouvés dans les années 1950 manœuvres dans la construction ou les usines. Tellement rassurés par le salaire qui tombait fixe tous les quinze jours qu'« ils ne se

rendaient même pas compte qu'ils étaient exploités ». On les aimait bien. Travailleurs, dociles, timides, dévoués, peu enclins à participer aux revendications ouvrières par lesquelles ils ne se sentaient pas concernés, peu soucieux de se syndiquer, ils étaient des ouvriers modèles.

Mais, vus cependant par leurs voisins paysans, quand ils avaient gardé leur domicile au village, en raison du congé du samedi après-midi qui les faisait traiter de fainéants ! On oubliait seulement que la transition entre la terre et la chaîne de montage, entre le travail à l'écurie et le chantier d'immeuble, ne s'est pas faite sans douleur et désillusions multiples. Mais cela est une autre histoire, qui n'a plus que de lointaines résonances terriennes.

M. D.

Le Sillon romand, 1991

PAUVRES

Méchant retour de la pauvreté au premier plan de l'actualité: au-delà de la guerre, au-delà de la crise, la Suisse découvre tout à coup, en grattant juste un peu l'écorce consumériste, que voitures, téléviseurs ou frigos peuvent cacher la misère. Des cantons – Tessin, Neuchâtel, Valais – ont fait leurs comptes. Qui ne sont vraiment pas brillants. Mais il n'est pas facile de cerner la pauvreté, aussi la Confédération a-t-elle décidé de charger, dans le cadre du Programme national de recherche N° 29, des sociologues et des économistes de mettre au point une méthode de détection de la pauvreté. Vous pouvez déjà vous faire une idée du triste état des choses en consultant *Pauvreté et Sécurité sociale* de Pierre Gilliand (Éd. Réalités sociales, Lausanne), où s'expriment une vingtaine de spécialistes. Jetez-y un coup d'œil: votre regard sur la Suisse « pays riche » en sera transformé. Quoique

soigneusement occultée, la pauvreté y est partout présente. Même les années de grande croissance économique ne l'ont pas résorbée. Aujourd'hui comme hier un bon 10 % de la population est pauvre, même si le prolétaire surexploité et famélique a cédé le pas au jeune paumé, à la femme seule ou au vieillard éjecté du système.

Cette mutation dans la pauvreté, un petit livre enquête la met parfaitement en évidence. Janine Massard a en effet eu l'heureuse idée de recueillir le témoignage de Jacques, un paysan ouvrier de Sainte-Croix, dans le Nord vaudois, dont la vie a épousé le siècle et son évolution. Né en 1910, fils d'ouvrier agricole, il passe son enfance dans la misère. Avec une seule préoccupation : manger. En tentant d'éviter les deux fléaux qui, jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, déciment les campagnes : l'alcoolisme et le cautionnement – les banquiers n'avaient pas encore inventé le petit crédit ! Ouvrier d'usine, il travaille, dans les années quarante, dans des conditions dignes de Zola où un salaire ne permettait pas de survivre. Puis le boom économique en fera un contremaître qui finira par construire une petite maison. Itinéraire classique, penserez-vous. Certes. Mais l'intérêt du livre de Janine Massard réside surtout dans la description pointilleuse d'un contexte social aujourd'hui révolu. Or cette génération, celle qui a construit la Suisse de maintenant, qui a travaillé dur pour, comme on disait, « sortir de la gonfle », forme aussi une bonne partie des cohortes des nouveaux pauvres, les petits rentiers isolés dans nos villes. Comme si, la terrible crudité des statistiques en témoigne, la pauvreté tenait à ce que la société lui verse son tribut.

GÉRARD DELALOYE
L'Hebdo, 1991

DE LA MÊME AUTEURE

... DE SECONDE CLASSE

Récit

Eygalières : Le Temps parallèle, 1978

CHRISTINE AU DÉVALOIR

Nouvelles

Genève : Éliane Vernay, 1980

L'AVENIR N'EST PAS POUR DEMAIN

Conte philosophique

Lausanne : Éditions Clin d'Œil, 1981

LA PETITE MONNAIE DES JOURS

Récit autobiographique

Lausanne : Éditions d'En Bas, 1985

Édition de poche :

Lausanne : L'Âge d'Homme, 1995

Collection Poche Suisse ; N° 140

Troisième édition avec ajouts :

{Texte suivi de : *Exécution de Jacob Lausset à Rolle*
le 9 septembre 1846, court récit ;

suivi de *Quelques réflexions sur la peine de mort*,
par Eugène Kaupert.

Imprimerie et lithographie E. Buvelot, à Morges}

Lausanne : Éditions d'En Bas, 2013

Collection Éditions d'En Bas Poche ; N° 3

Traduction en langue russe, d'Irina Volevitch,
publiée par les Éditions Phenix, Moscou, 1996

Prix Schiller 1986

TERRE NOIRE D'USINE,
PAYSAN OUVRIER
DANS LE NORD VAUDOIS AU XX^e SIÈCLE
Essai d'ethnologie régionale
Yverdon: Éditions de la Thièle, 1990

TROIS MARIAGES
Récits
Vevey: Éditions de l'Aire, 1992
Édition de poche:
Vevey: Éditions de l'Aire, 2011
Collection L'Aire bleue; N^o 113
Traduction allemande:
DREI HOCHZEITEN
Erzählungen
Traduction de Yla von Dach
Berne: eFeF-Verlag, 1999
Prix des Écrivains vaudois 1993

CE QUI RESTE DE KATHARINA
Roman
Vevey: Éditions de l'Aire, 1997
Édition de poche:
Vevey: Éditions de l'Aire, 2002
Collection L'Aire bleue; N^o 43
Prix de la Bibliothèque pour Tous 1998

COMME SI JE N'AVAIS PAS TRAVERSÉ L'ÉTÉ
Vevey: Éditions de l'Aire, 2001
Édition de poche:
Vevey: Éditions de l'Aire, 2004
Collection L'Aire bleue; N^o 54
Prix Édouard-Rod 2002

VIDY ET AILLEURS
Photographies de Luc Chessex
Lausanne : Éditions Payot, 2003

LE JARDIN FACE À LA FRANCE
Roman
Orbe : Bernard Campiche Éditeur, 2005
Prix de Littérature
de la Fondation vaudoise pour la culture
Édition de poche :
Orbe : Bernard Campiche Éditeur, 2009
Collection camPoche ; N° 38

L'HÉRITAGE ALLEMAND
Roman
Orbe : Bernard Campiche Éditeur, 2008
Traduction russe :
NEMIETSKOYE NASLEDIE
Traduction d'Irina Volevitch
Moscou : Text, 2013

CHILDÉRIC ET CATHY
SONT DANS UN BATEAU
Nouvelles
Orbe : Bernard Campiche Éditeur, 2010

GENS DU LAC
Roman
Orbe : Bernard Campiche Éditeur, 2013
Ouvrage réédité en mars 2014

Contributions

LE VOYAGE EN CHINE

Nouvelle

In: *Écriture*; N° 31

Traduction tchèque, in: *Anthologie des auteurs suisses contemporains*

Prague: Éditions Odeon, 1986

LA COURGETTE ET LES PETITS FRUITS

Nouvelle

In: *Célébration des nourritures*

Le Mont-sur-Lausanne: Ouverture; Terre romande, 1989

LA VENUE DES LAPONS

Nouvelle

In: *Entre les livres*

Lausanne: Groupe régional des bibliothécaires vaudois, 1994

Traduction en italien, dessins de Sergio Fedriani,

in: *UTZ, Rivista degli Amici dell'Accademia dell'Ex libris*; N° 4, dic. 2002

ANNIVERSAIRES ET UTOPIES MORTES

In: *Écriture*; N° 50

VOIX D'ÉCRITURE

In: *Écriture*; N° 64

L'AFFAIRE DÉCEPTION

In: *Écriture*; N° 64

GRAND-PÈRE ET LA LECTURE

In : *Les lauriers fleurissent*

Lausanne : Bibliomedia / L'Âge d'Homme, 2004

MÉNAGÈRES EN TABLIER ET LITTÉRATURE

In : 1976-2006 *Luttes au pied de la lettre*

Lausanne : Éditions d'En Bas, 2006

LE PRESQUE-PARFAIT

Nouvelle lauréate

In : *Prix littéraire de Gruyères 2007*

(contes, nouvelles et lettres)

Grolley : Éditions de l'Hèbe, 2007

VIVRE ET VOIR MOURIR

Témoignage

In : *Panser le deuil*

Ouvrage collectif sous la direction de

Chantal Myttenaere

Grolley : Éditions de l'Hèbe, 2007